

L'adolescence obligatoire

Dominique Boullier (1)

Les titres de la presse concernant les grands ensembles sont aujourd'hui tous aussi dramatiques, principalement lorsqu'il s'agit des jeunes qui y vivent : l'enquête menée par Dominique Boullier dans une «Zup» de Rennes (France) (2) permet de prendre la mesure des impasses auxquelles se heurtent les adolescents de milieux populaires. Ici, point de meurtres, de rodéos, de batailles rangées contre la police : la mauvaise réputation colle pourtant au béton de quelques îlots, formés dans cette Zup de 5 tours de 15 étages, et les conflits occupent plus qu'ailleurs la chronique des cages d'escaliers. Les jeunes en sont les acteurs les plus démonstratifs et l'on pourrait les croire réduits à la fuite, à la relance des accusations, voire à la provocation : une présence prolongée à leurs côtés révèle au contraire à quel point ils «retravaillent» toutes ces impasses à la fois pour assumer un destin, maintenir ouvertes les portes du rêve et faire entre eux l'apprentissage des règles sociales, seuls, hors de toute institution. Plus d'école, pas de travail, et des parents persuadés que leurs enfants doivent à 15 ans faire leurs expériences comme eux-mêmes les ont faites, c'est l'adolescence obligatoire où l'on n'a guère de droits mais encore moins de devoirs.

Vivre dans un îlot constitué de 3 tours H.L.M. et de 2 tours de co-propriété, n'a pas le même goût pour tous les habitants : passage obligatoire mais limité pour la plupart, il est pour certains accession à un mieux-être par la propriété et, pour d'autres, grâce à une location un peu plus confortable, accession à une sécurité provisoire mais toujours incertaine. Quoi d'étonnant

(1) Sociologue. Laboratoire de Recherches Economiques et Sociales. I.A.R.H.E.H., Université de Haute Bretagne. Rennes.

(2) Enquête menée pour le compte du service de prévention *Le Relais* (Sauvegarde de l'enfance d'Ille-et-Vilaine) avec la collaboration de l'équipe de prévention de la Zup Sud. Rapport final, «Les jeunes-des-bas-des tours», 1982, 212 p.

à ce que chacun tente de comparer sa trajectoire, ses modes de vie, ses relations, son langage et ses attitudes corporelles. Une hiérarchie conflictuelle ne tarde pas à s'établir, où chacun risque en déclassant l'autre de se voir condamné à son tour par un retour des accusations (3) : malgré toutes les tentatives de repli, on est «pris» dans ce mode de communication et les moindres signaux font office de preuves.

L'occupation des différents espaces est elle-même objet de controverses : la frontière entre «le domestique» et le domaine public n'est pas la même pour tous. Les espaces de cohabitation (couloirs, ascenseurs, bas des tours, local vélo, garages, etc.) sont à la fois lieux privilégiés de rencontres (et donc de jugements réciproques) et façade collective présentée à un supposé regard extérieur. C'est dans ces espaces toujours exposés que les adolescents s'installent pendant leurs moments de loisirs, c'est-à-dire, pour certains, la plupart du temps. Cette occupation permanente d'une zone prévue pour la circulation suffit en elle-même à signaler un dérèglement des principes de séparation entre le domestique et le public que la norme «micro-locale» tend à imposer, à partir du modèle des couches les plus aisées de l'îlot. La présence de ces adolescents renvoie alors aussi à la perte d'une autre frontière déterminante, celle qui établit l'autorité des parents sur leurs enfants. Si ces jeunes se vautrent sous les boîtes aux lettres, c'est le signe que leur famille ne tourne plus rond, que les parents ont démissionné ou que les adolescents sont de vraies terreurs. Ce dérèglement menace chacun, car l'image publique de son lieu de résidence produite par cette présence d'adolescents («c'est un quartier de voyous») l'assimile à ce même pôle négatif dont on cherche à se démarquer.

Mais la menace s'insinue plus avant : c'est tout l'effort d'acculturation à un mode de vie urbain, le distinguant des traditions populaires, qui se trouve remis en cause, par le rappel des pertes et des sacrifices qu'il a fallu vivre. Ces « adolescents-du-bas-des-tours » sont l'image même du relâchement, de la promiscuité, de l'excès, de la sexualité brute, images qu'on attribue volontiers aux couches populaires dans leur ensemble : mais ces acteurs, qui portent ces jugements et dominent l'opinion sur l'îlot, sont eux-mêmes issus de ces milieux et cherchent à s'en distinguer au prix de tensions incessantes pour maîtriser leurs propres «mauvais penchants». La présence continue des adolescents sur la scène publique tend à les ramener à leur point de départ, à raviver ces tensions inhérentes à l'effort d'acculturation, à en montrer l'inanité : la menace de «contagion» vise plus explicitement encore leurs propres enfants qui portent tous leurs espoirs («Notre but, c'est ça, c'est les enfants. On a sacrifié... Y'en a, c'est le contraire, ils amassent du bien...»). Les ado-

lescents se distinguent rapidement par leur présence ou non à l'extérieur du domaine familial, et ce classement crée une frontière culturelle infranchissable : les critiques vis-à-vis «des jeunes» se concentrent en fait sur un groupe d'une vingtaine d'adolescents au plus, alors que dans les mêmes tranches d'âge, nous en recensons au moins quatre-vingts (dans les 3 tours H.L.M.) qui demeurent invisibles, chez leurs parents, mais qui sont en fait l'enjeu essentiel des conflits.

L'impossibilité d'être

L'expérience scolaire a représenté pour tous ces adolescents la première occasion de vérifier que le signalement négatif qui leur était attaché sur le quartier, s'intégrait à un classement social d'ensemble : la frontière entre les jeunes encore scolarisés entre 16 et 18 ans et ceux qui ne le sont plus, transparaît sur l'îlot lui-même. La puissance du verdict scolaire est d'autant plus forte que l'école a été le premier milieu de socialisation instituée extérieur à la famille : «l'entrée dans la vie active» se fait sous le signe de cet échec qui tend à préfigurer tout un destin social. Mais il a été vécu avec une acuité particulière par les adolescents qui ont dû porter les espoirs de leurs parents (qu'ils ont parfois fait leurs mais pas toujours) : conscients de l'impossibilité de sortir de leur milieu («on n'est pas fait pour les études» ont-ils souvent entendu), ces adolescents ont dû subir cette injonction paradoxale : «tu dois réussir comme les autres». Dans tous les cas, l'échec suivra leur tentative de répondre positivement à cette injonction (réussir et ne plus être comme les autres, ou faire comme les autres et échouer).

L'extension de la scolarisation a produit l'effet pervers d'une diffusion des espoirs de réussite scolaire ou tout au moins une confiance dans la toute puissance des verdicts de l'école : l'échec scolaire signifie échec social et engendre déception et non plus seulement résignation. Pour les adolescents rencontrés, il faut tirer un trait sur ce passé où il se sont fait berner et humilier. «L'école, c'est pourri» affirment-ils sèchement, bien qu'ils reconnaissent avec plaisir qu'ils l'ont aussi utilisée à leurs propres fins, («je me plaisais mieux que chez moi», «j'aimais bien y aller pour faire le c...»). Le refus de toute forme d'apprentissage rappelant la scolarité est par contre bien ancré. Le rejet ou le dénigrement systématique des «stages d'insertion», ne sont vaincus qu'après avoir fait l'expérience de leur différence avec l'école («au moins, là, on nous traite pas comme des gosses»).

Leur préoccupation centrale est bien celle-là en effet : obtenir une reconnaissance sociale complète et tout de suite. Le travail salarié en est la condition première : ils en connaissent les contraintes, ils ont tous une expérience, si minime soit-elle, d'un emploi saisonnier, d'un apprentissage, souvent

(3) Cf. sur ce point les analyses de Gérard Althabe.

arrêté. «Expérience»? Non pas comme ont pu la vivre les adolescents des classes moyennes pendant leurs vacances scolaires, pour voir, parfois pour l'argent de poche. Ici, il s'agit d'une première étape d'un avenir tout tracé ; et ce premier contact n'est guère enthousiasmant : travaux pénibles, ingrats, répétitifs, sous-payés, brimades... Pourtant, la relation qu'en font les adolescents rencontrés s'attarde moins sur ces difficultés que sur les rencontres qu'ils ont pu faire avec des collègues, ou avec le patron («Le patron était vachement sympa... mais il a été obligé de me mettre à la porte»). Pour un instant, ils ont été reconnus dans le monde du travail, ils ont existé dans un rapport social indépendant de leurs parents. Comparés à la grisaille et au vide social des journées passées à «chercher du travail», même les déceptions ou les échecs passés prennent des traits valorisants.

Mais le bilan qu'ils en tirent contribue à leur faire retarder toute insertion : car les avantages (les relations chaleureuses) dont ils se souviennent surtout, ils peuvent les trouver dans leur groupe, sur l'îlot. Par contre, le statut social qu'on leur a proposé restait toujours amputé, «bidon» : saisonnier, larbin, arpète, stagiaire, tout cela ne répond pas à leur exigence de reconnaissance sociale à part entière, mais les confirme dans leur statut de citoyen de seconde zone. On leur dit d'attendre, qu'il faut bien en passer par là... mais l'expérience de leurs parents est présente tous les jours sous leurs yeux qui leur prouve qu'ils se retrouveront au bas de la hiérarchie, subissant la volonté de tous et tirant des avantages financiers bien maigres.

Ce dont ils sont sûrs, en acceptant ces statuts au rabais, c'est de perdre leurs copains : car, tous les récits des échecs dans la mise au travail le confirment, travailler c'est s'imposer une discipline, un rythme de vie surtout, une rupture qui vous coupe du groupe, la seule valeur sûre. C'est renoncer à l'adolescence, qu'ils revendiquent pourtant de quitter au plus vite — mais non pour des leurres.

P'tit Georges (17 ans) a fait une tentative dans la boulangerie.
«Pourquoi ça n'a pas marché ?

— Moi, j'étais crevé. Je commençais à 3 heures du matin, je finissais à midi. Pis, l'après-midi, je voyais les copains, on allait se balader. J'allais même pas me pieuter. Je sortais le soir quelquefois, pour prendre le boulot à 3 heures du matin, je rentrais chez moi à 1 heure ou 2 heures. Je me couchais pas !».

Le renversement peut s'opérer cependant dans tout un groupe si la pression évolue vers le travail salarié pour tous (et si la conjoncture locale le permet). La règle pourrait être : « tout le groupe ou personne » de même que « tout le statut de salarié ou rien ».

Trompés par l'école (s'ils en attendaient quelque chose), refusant d'être trompés par les statuts de salariés au rabais, ces adolescents entre 16 et 18 ans

portent un regard désabusé sur leur avenir et retournent parfois leur situation de chômeurs en choix de vie autonome («comme c'est parti, vaut mieux être cloche»). Mais cette parade ne tient guère car il est hors de question pour eux d'assumer une «adolescence-jouissance». La rumeur publique locale ne les y autorise pas.

«Qui c'est qui parle de voyous ?

— Les gens du quartier — Faut les écouter ! «Ah, les chômeurs, c'est eux qui font le b...».

— On était tranquilles pourtant.

Ils disent ça ?

— Ah ils disent pas ça, mais ils en pensent pas moins.

— Moi, j'en connais, quand j'étais à l'école, ils me disaient bonjour, maintenant que je suis chômeur, ils me disent plus.

— Y'a une dame qu'est sortie comme ça, elle me dit «Dans notre famille, nous, on cherche du travail».

— C'est une vieille saleté, celle-là.»

En fait, eux-mêmes ne s'autoriseraient pas cette jouissance, bien que certains parents les y encourage («profitez de votre jeunesse»). Car la «jouissance de l'instant» est tout à fait étrangère aux normes dominantes de leurs milieux et pour eux ne renverraient qu'à un statut d'enfant dont ils font tout pour se distinguer. Ils vivent ainsi une adolescence coupable, rompant volontairement avec l'enfance, mais ne pouvant être adulte malgré leur désir. Ce temps de passage se trouve alors suspendu, sans but, bien qu'ils doivent toujours donner des preuves de leur mobilisation vers le seul but autorisé : être adulte en ayant un travail.

L'impasse du modèle éducatif populaire

Les exigences d'autonomie et de statut social des adolescents ne rencontrent que rarement l'opposition des parents des milieux les plus précarisés : un procès permanent leur est d'ailleurs fait dans l'îlot pour leur «démission». Pourtant, jusqu'à 12 ans, l'autorité parentale s'affirme pleinement et se manifeste notamment par la maîtrise du droit de sortie (le soir après le repas) qui, pour les adolescents, représente une frontière bien nette : ne sont pas encore «ados», ceux qui n'ont pas le droit de sortir seuls le soir. On pourrait même qualifier ce modèle éducatif, exercé pendant l'enfance, de «rigide», si on le comparait aux modèles des classes moyennes. La comparaison n'est guère possible cependant car il s'agit de deux modèles différents, distingués traditionnellement comme «statutaire» et «personnel» : l'enfant de milieu populaire reste à sa place d'enfant, n'a pas voix au chapitre, même s'il a des velléités

tés d'indépendance. Par contre, il y a peu, la transition vers le travail s'effectuait assez brutalement : à 15 ans environ, il était nécessaire de multiplier les expériences sociales de tous ordres qui accompagnaient la découverte d'un statut salarié. Le rôle éducatif des parents était relayé par l'entreprise et l'autonomie était encouragée, bien que la place au foyer familial et le statut des parents demeuraient intacts. La jeunesse pouvait être longue, avant une reprise effective des charges parentales (notamment dans l'agriculture ou l'artisanat).

Aujourd'hui, ce modèle continue à orienter l'action éducative de bien des parents de milieux populaires qui maintiennent leurs exigences d'autonomie à partir de 15 ans (« faut le débrouiller ») en tolérant même les excès qui lui sont liés (« faut bien que jeunesse se passe »). Mais ils mettent ainsi leurs enfants dans une situation impossible. Car au retrait parental ne se substitue plus aucun milieu de socialisation institué : l'école jusqu'à 16 ans, si peu suivie, et ensuite le chômage, telles sont les expériences possibles...

Ce décalage rejoint une mutation générale du temps de l'adolescence, valorisé comme période de latence, de non-engagement, d'expérimentations tâtonnantes, à tel point qu'il devient modèle d'existence permanent : maintenir ouverts tous les possibles, se remettre en cause sans cesse, ne pas avoir d'allégeance à une quelconque tradition ou charge sociale, tout expérimenter par soi-même. Il se diffuse un espoir de réalisation totale pour chaque individu, rentabilisant sa durée de vie au maximum avant que le couperet final ne tombe. Chaque génération devient sa fin en soi ; qu'en est-il du principe de relève entre générations, du dépôt de l'avenir entre les mains des plus jeunes, de la seule garantie d'immortalité possible à travers les générations suivantes ? Si l'on ne fait qu'esquisser, après d'autres, les interrogations soulevées par cette mutation, on ne peut qu'observer déjà la vivacité de la concurrence pour les postes de travail, qui représentent dans notre société la part essentielle de la « charge sociale », et l'allongement corollaire de la scolarisation et par là de l'adolescence. Il faut désormais attendre longtemps avant d'être en charge d'une fonction sociale, où l'on puisse rendre des services, avoir des devoirs, fondements de l'échange : la reconnaissance de l'autre ne suffit pas, il faut aussi celle d'autrui pour exister comme personne (4).

Les adolescents des milieux populaires, comme leurs parents, le savent et subissent la pression de cette adolescence interminable sans pouvoir la rendre profitable : ces jeunes sont au bout de la chaîne des déqualifications que vivent tous les jeunes titulaires de diplômes sans cesse dévalués. Pour eux,

cette extension de l'adolescence n'est d'aucun bénéfice et signifie le report indéfini de l'accession à une charge sociale, alors que leur éducation, comme leurs espoirs, s'appuyaient sur un projet d'insertion précoce.

Le renforcement du groupe

Dans le quartier, à l'école, pour le travail, partout l'exigence s'impose pour l'adolescent d'une rupture dans ses valeurs et dans ses pratiques quotidiennes : toujours une acculturation à réaliser, que l'on sait vouée à l'échec. Le groupe adolescent reste le seul îlot, la seule « niche » où l'on peut être soi-même. Mais le monde extérieur ne lui est pas étranger, au contraire ; le groupe passe le plus clair de son temps à expérimenter ensemble les règles sociales ou à réinterpréter les expériences de chacun. Les aventures de l'un valent pour tous les autres, toutes les explications sont tentées pour intégrer ces échecs (voire ces réussites) dans une vision commune du monde. Que fait-on en effet dans ce groupe, sinon parler, raconter les petits faits, plus discrètement les grands drames, rappeler les heures de gloire, projeter maintes expéditions. Ce véritable laboratoire, où les jugements de chaque adolescent se forment, permet de comprendre un destin, de l'expliquer, de le rendre légitime, tout au moins pour le groupe.

Le seul fait d'être plusieurs permet de contrer les accusations, de se renforcer dans ses propres valeurs, de gérer ensemble ces conflits incessants, cette impossibilité d'être. La solidarité qui se manifeste dans le groupe contribue à maintenir une unité sans failles, à montrer les bénéfices d'une vie collective :

— « Ouais quand on est tous ensemble, là, quand on va boire un coup, y'a la moitié qu'ils ont pas de sous, c'est c... »

— On partage. On met tous les sous ensemble. »

La solidarité s'exprimera aussi dans la discrétion vis-à-vis des problèmes des parents de l'un (le groupe évite tel café, car il sait qu'il va y rencontrer le père d'un copain, dans un état peu flatteur) : chacun vit son drame familial intime qu'on évite de ranimer. Par contre, les privilèges, tout ce qui peut distinguer par le haut est régulièrement tourné en ridicule (argent de poche supplémentaire, travail plus qualifié des parents, réussite scolaire...). L'échange qui suit est particulièrement révélateur de cette pression à l'uniformité qui doit expliquer les différences internes pour les réduire.

Stéphane essaie d'avoir une place d'apprenti-magasinier.

« Ça va marcher ? »

Stéphane — ... (moue dubitative).

Les autres — Ben, c'est ses notes...

(4) Cf. Gagnepain, Jean. — *Du vouloir dire. Traité d'épistémologie des Sciences humaines. De la Personne. De la norme.* T. 2 (à paraître) Pergamon Press. [T. 1: *Du Signe, de l'outil.* — Paris, 1982, Pergamon Press].

Franck — Ça va, elles sont pas trop mauvaises, mais enfin... (rires généralisés).

Stéphane — "Ta gueule", toi. Tu rigoles mais au début, je travaillais.

Franck — Moi, j'ai eu mon CAP (5), mon bonhomme.

Stéphane — Ton CAP, arrête... T'étais tout le temps en bas et tu l'as eu ton CAP. Y'a l'autre au 6^e, il travaille, il travaille, mais l'a même pas. C'est un coup de pot.

Franck — Le CAP, c'est sur 24 heures, tu peux gazer ou rater, hein !

Les autres — Y'a des copains là au 7^e aussi qui travaillaient, travaillaient, ils l'ont même pas eu.

Si Franck doit se justifier d'avoir réussi pour ne pas trahir ses copains, le groupe utilise cet exemple pour valoriser son propre mode de vie : « On peut passer son temps en bas et réussir. Le travail n'y est pour rien ». L'échec scolaire est un destin, mais la réussite éventuelle est encore un coup du destin. Loin d'aller chercher l'origine des différences en son sein, le groupe les utilise pour les neutraliser et conforter sa vision commune du monde. A tel point que ceux qui tentent de s'en démarquer ont bien des difficultés à éviter d'être pris dans les critiques dont le groupe fait l'objet sur l'îlot. Certains aimeraient avoir les avantages relationnels du groupe, tout en étant reconnus à l'extérieur : ainsi peut s'expliquer le nombre important de jeunes qui tournent autour du groupe central et qui affirment ne plus en faire partie, à tel point que le noyau devient quasiment fantôme : la cible des condamnations, ce sont les autres.

Mais la démarcation n'est pas aussi facile quand on a intériorisé tout un style de vie : les bonnes résolutions ne résistent guère.

« Cette année, je me suis dit, je travaille sérieusement... et puis on me fait rire en cours. Je fais rien et je me fais engueuler, c'est pas mal ». « Nous, on fait une boum, mais on veut pas d'eux. Y'a des bagarres sinon. Nous, on veut être tranquilles, elles sont pas invitées, c'est privé ».

Mais la boum sera envahie par celles qu'elles avaient voulu écarter. Tout leur milieu leur colle à la peau, ici par l'intermédiaire des anciennes copines. Cette solidarité organique pressante est souvent décrite dans le registre de la contagion (« le suicide, c'est la maladie, ici », ou les vols, etc.) inexplicable et profondément ancrée.

La boum

Forger l'unité d'un groupe en traitant les différences internes, mais avant tout en s'opposant à d'autres unités, sont des règles universelles. C'est alors qu'apparaissent les capacités autonomes d'analyse du monde social qu'ont les

adolescents : des frontières, des compromis bien à eux sont produits dans chaque rencontre. Chacune d'elles est l'occasion de recréer tout un univers de règles, d'échanges : le groupe joue à plein son rôle socialisateur en l'absence de toute autre institution.

« La boum » représente un des moments les plus actifs dans cette invention permanente de classements par le groupe, une occasion privilégiée de confronter les frontières de territoire à travers l'échange de partenaires sexuels. Les boums que nous avons observées se déroulaient toutes hors des lieux de vie des adolescents : l'extériorité évite tout contrôle de la part des parents mais permet surtout d'exercer un certain flou sur ses origines. Plus on va loin du quartier, moins on y est connu, plus on peut espérer présenter une image neuve, en occultant pour un instant son histoire. Quand bien même le groupe adolescent se retrouve sur « son territoire », la possibilité de se redéfinir, de se réinventer une identité, une histoire, une origine reste en germe dans l'organisation d'une boum : c'est pourquoi la présence de groupes extérieurs devient si importante. Dans cette rencontre ritualisée, de nouveaux statuts sont en jeu. La boum représente un des moyens privilégiés d'extension du réseau de connaissances au delà des îlots toujours en relation entre eux : on se réinvente des copains, ou au contraire, on s'affirme par l'opposition à ces nouveaux venus. Les défis, les confrontations, les observations réciproques sont autant de moments de redéfinition des classements par les acteurs. Les jeunes rencontrés expriment clairement l'usure d'une formule où se retrouveraient souvent les mêmes jeunes : seule, l'arrivée d'autres groupes fournit un événement majeur, renouvelle l'intérêt, permet de relancer les échanges et les classements.

Pourtant, si la présence des groupes extérieurs semble essentielle, ce n'est pas principalement à cause de la possibilité de relations nouvelles qu'elle crée : dans l'opposition à un extérieur sur leur propre terrain d'échange, les différents groupes des îlots en relations régulières semblent réactiver leurs propres relations entre eux. Ces nouveaux arrivants ne sont définis comme extérieurs qu'en raison de leur extériorité au champ d'interconnaissance déjà constitué entre îlots (c'est-à-dire l'ensemble appelé Zup Sud). La boum se révèle être alors un lieu privilégié d'activation des relations (et donc des conflits-échanges) entre les îlots eux-mêmes. Le principal objet de l'échange qui organise toute la vie adolescente et se concentre dans la boum, c'est l'échange sexuel.

Il semble en effet s'établir une correspondance entre les découpages de l'espace faits par les adolescents et les règles régissant les rapports entre les sexes. Notre observation, certes limitée, nous a permis de noter que le flirt ne se déroulait qu'exceptionnellement entre adolescents du même îlot. Un groupe mixte, lorsqu'il existe, n'est pas constitué par des relations de flirt qui,

elles, se déroulent avec des partenaires d'autres îlots. De même, les frères et les sœurs (lorsqu'ils sont du même groupe d'âge) restent rarement dans un même groupe sur le même îlot : l'appartenance de l'un ou l'autre à un autre groupe, se scellera souvent par un flirt avec un jeune d'un autre îlot.

On comprend dès lors toute l'importance de la boum comme lieu privilégié de l'échange des partenaires entre îlots. Devant des groupes extérieurs témoins et repoussoirs, vont se jouer des répartitions de partenaires, échange entre unités sociales s'autodélimitant et se reproduisant à cette occasion. Ainsi peut-on vraiment espérer être autre en créant de nouveaux rôles, de nouveaux statuts dans le groupe. Le contexte de la fête, avec ses excès nécessaires, permet la réussite de cette alchimie, de cette véritable renaissance. Chaque boum fait date par les événements qui l'ont marquée et qu'on s'ingénie à inventer : il s'agit toujours d'une mise en scène spectaculaire des préoccupations de tous les jeunes et des enjeux de la boum : un couple, une fille jouent pour tout le groupe et leur expérience vaut pour tous les autres. Dramatisée sous les traits de l'Amour, de la Mort, de la Violence, la rencontre des sexes et des territoires se déroule d'abord par procuration et permet parfois, suivant le dénouement, d'évoluer ou non vers une rencontre active entre tous les participants. L'effet cathartique de ces drames se donne à voir dans la tension de tous les acteurs, la suspension des activités aux moments cruciaux et le relâchement qui les suit, que chaque membre du groupe vit en véritable communion avec les autres.

Ici une fille joue longtemps un coma que toutes ses copines dramatisent alors que les garçons en rient. Une autre fois, une fille drague de façon très démonstrative un garçon extérieur à la Zup, puis enchaîne sur un duel de regards fixes avec lui pendant une demie-heure ; une autre fois encore, une fille, leader d'un groupe, se battra avec une autre, invitée avec son groupe par les «organisatrices». La séparation totale des garçons et des filles, et des groupes d'îlot, que l'on constate au début de la boum sera à chaque fois bouleversée par cet événement, et les groupes communiqueront (ou partiront après la bagarre...), les garçons venant danser, ou les filles venant discuter autour du bar et du baby-foot.

A travers cet exemple (bien d'autres sont possibles) les capacités de classement social complexe des adolescents apparaissent totales : peu d'attention y est prêtée parce qu'elles se manifestent dans des activités marginales, ludiques ou peu valorisées alors qu'elles sont éminemment «sérieuses» pour les acteurs eux-mêmes. Elles ne peuvent se donner libre cours qu'au sein du

groupe, qui peut seul actuellement leur fournir ce laboratoire d'identités que la famille, l'école et le travail ne fournissent pas. C'est ainsi leur seule façon d'apprendre, pendant ce temps d'adolescence obligée qui ne fait qu'aiguiser leurs impatiences à être reconnus comme adultes. Par leurs activités, leurs expériences, ces adolescents affirment haut et fort qu'ils sont déjà adultes, bien qu'on le leur dénie, et qu'ils possèdent toutes les capacités de classement et définition du monde et d'eux-mêmes dans la relation à l'autre et à autrui.

Sur les jeunes et l'évolution des mentalités...

articles déjà parus dans la revue Futuribles

BUREAU DU PREMIER MINISTRE JAPONAIS. — «Les jeunes dans le monde». — *Futuribles*, 1980 n° 37, pp. 15-35.

CATHELAT, Bernard. — «Jeunesse : vers un style de vie bipolaire». — *Futuribles*, 1980, n° 37, pp. 36-50.

CATHELAT, Bernard. — «Les styles de vie». — *Futuribles*, 1981, n° 43, pp. 48-64.

CATY, Gilbert. — «L'intégration des jeunes dans la société». — *Futuribles*, 1980, n° 18, pp. 683-711.

CATY, Gilbert-François. — «Les Européens et leurs enfants». — *Futuribles*, 1980, n° 37, pp. 51-56.

FNEPE. — «Le temps social en famille». — *Futuribles*, 1981, n° 48, pp. 74-78.

FUTURIBLES. — «Vivre en Europe : Notes sur l'évolution des modes de vie en Europe de l'Ouest». — Paris, *Futuribles*, 1977. — (Rapport ronéo) 223 p., annexes.

FUTURIBLES. — «La famille et l'enfant». — Paris, *Futuribles*, n° 25, 1979, 136 p. bibliographie.

JOUVENEL, Hugues de. — «Sur l'évolution des mentalités». — *Futuribles*, n° 37, 1980, pp. 3-14.

DECENTRALISATION ET POLITIQUES SOCIALES

La crise de l'Etat providence nous conduit plus que jamais à s'interroger sur la relation entre l'économique et le social, sur les structures et le fonctionnement des systèmes de protection sociale en regard des dynamiques de la société civile.

Les réflexions menées au plan national, et a fortiori les mesures qui pourraient finalement être adoptées, doivent tenir compte des réalités observées sur le terrain. Et c'est là un premier mérite de cet ouvrage que de nous éclairer sur le nécessaire renouvellement des structures et des pratiques.

La loi de décentralisation et de répartition des compétences ouvre à cet égard de nouvelles perspectives, souvent prometteuses, parfois inquiétantes : elle interpelle les acteurs concernés : élus locaux, responsables administratifs, professionnels de l'action sanitaire et sociale, représentants d'usagers. Ils étaient réunis par le CEPES pour réfléchir à partir de leurs expériences sur le devenir des politiques sociales, la redistribution des rôles entre l'Etat et les collectivités locales, l'articulation de ces différents échelons entre eux et la société civile.

A l'heure du grand débat sur la décentralisation et sur la crise des systèmes de protection sociale, cet ouvrage collectif est riche d'enseignements et de propositions.

Parmi les principaux auteurs

Jean-Michel BELORGEY, Député de l'Allier

Françoise DREYFUS, Conseiller Technique au Cabinet du Ministre de la Santé

Marie-Thérèse JOIN-LAMBERT, Chef du Service des Affaires Sociales au Commissariat du Plan

Michel LUCAS, Chef de l'Inspection Générale des Affaires Sociales

Gérard MARTIN, Chargé de Conférences à l'IEP de Grenoble, Directeur du CEPES

Pierre MOUSNIER-LOMPRES, Inspecteur Général des Affaires Sociales

Paul THIBAUD, Directeur de la Revue ESPRIT

Jean-Emile VIE, Conseiller Maître à la Cour des Comptes

Jean-Pierre WORMS, Député de Saône et Loire

Un volume 387 pages — 96F TTC

Edition : CEPES — FUTURIBLES

Diffusion : Association Internationale Futuribles 55, rue de Varenne, 75007 Paris.

Tél. (1) 222 63 10